

William James

essais d'empirisme radical

Richard Shusterman



Henry et William James. 1901. (Ph. DR)

Éditions Agone

■ Contrairement à l'Allemagne, la France s'est révélée très rétive à la philosophie du pragmatisme. L'amitié de James avec Bergson, qui écrivit même une introduction substantielle à la traduction française du *Pragmatisme*, en 1911, aurait dû augurer d'une bonne réception de ce mouvement philosophique naissant. Mais, en 1913 déjà, il fut condamné sans retour par Durkheim comme une «*attaque envers la raison*», un «*danger*» menaçant de «*bouleverser toute notre culture nationale*», caractérisée dans ce cas par le rationalisme cartésien. La réception du pragmatisme en France ne s'est pas encore pleinement remise de la critique de Durkheim et des autres avatars qui entravent souvent l'importation d'une philosophie étrangère. Discredité du fait de son adoption et de son utilisation frauduleuse par une lignée douteuse de philosophes français (néo-religieux), il fut aussi distordu parce que lu à travers les stéréotypes sur une culture américaine, considérée comme étroitement pratique, mercenaire, instrumentaliste, et philistine – une lecture que le terme même de «*pragmatisme*» et la métaphore frappante de James sur

la «*valeur au comptant*» d'une idée (une idée a une *cash-value* en termes d'expérience) a malheureusement renforcée. Le pragmatisme a également souffert en France de problèmes de traductions, qu'elles soient médiocres, dépassées, épuisées ou simplement manquantes. Faute de traduction d'*Art as Experience* (1934), de John Dewey – le chef d'œuvre classique de l'esthétique pragmatiste –, il ne fut que trop facile à des générations de Français de supposer que le pragmatisme était une philosophie fixée sur des choses pratiques, instrumentales, crasses, et dépourvue de toute préoccupation pour des fins aussi nobles que l'art et son évaluation. Enfin, grâce aux efforts experts de Jean-Pierre Cometti, cette traduction nécessaire vient juste d'être publiée (PUP/Farrago, 2006).

Tout aussi importante et bienvenue est la première traduction française des *Essais d'empirisme radical*, réalisée avec talent par Guillaume Garreta et Mathias Girel, qui fournissent aussi une introduction lumineuse, décrivant les origines complexes du livre, ses thèmes majeurs, sa place dans l'œuvre de James, ainsi que son impact ultérieur sur la philosophie occidentale (on pourrait ajouter que son concept

d'expérience pure a également inspiré Nishida, le fondateur de l'influente «*École de Kyoto*»). Les *Essais* de James furent publiés en 1912, deux ans après sa mort, et comptent, avec les *Principles of Psychology* et le *Pragmatisme*, parmi les trois plus importants livres de James, même si les deux autres ont eu une influence plus large et plus profonde.

Bien que ces livres antérieurs fussent distinctement empiristes (en ce qu'ils mettaient en relief le rôle de l'expérience, des faits et des sentiments particuliers, de la perception sensorimotrice et de l'activité), ils ne l'étaient pas aussi radicalement et métaphysiquement.

Les *Essais* ne s'en tenaient pas à montrer que même les relations logiques font l'objet d'une expérience directe, et ne sont pas quelque chose d'ajouté à l'expérience immédiate par une conscience ou une raison non empirique ; ils soutenaient également que la réalité elle-même est une continuité d'expérience, qui ne peut jamais être saisie sous la forme d'une totalité complètement unifiée (d'où un univers pluraliste), mais qui se maintient du fait de ses seules ressources, sans dépendre d'une instance transcendante, non empirique, qui la structurerait. L'expérience comprend à la fois l'ob-

et le sujet, le contenu et la conscience, la chose et la pensée – de telles distinctions n'étant que des catégories pragmatiques ou fonctionnelles (plutôt qu'ontologiquement fondamentales). Elles ne sont imposées à l'expérience pure que dans un second temps, après qu'on en a fait l'expérience immédiate. L'immédiateté d'une expérience, cependant, ne garantit pas qu'elle nous délivre la vérité, qui dépend des relations qu'elle entretient avec des parties plus éloignées de l'expérience. Une hallucination est une expérience réelle, et, en tant que telle, on en a une expérience immédiate, mais elle ne nous apporte ni vérité, ni connaissance ; en effet, elle ne se relie pas aux expériences futures à la manière des perceptions véridiques, et ce sont précisément ces liens distendus avec les autres expériences qui la rendent hallucinatoire, et non son incapacité à entretenir des relations avec une réalité hors de l'expérience.

James défend sa cause avec une intelligence et une vivacité si inventives que même le lecteur qui n'aura pas été converti jouira d'une expansion de l'esprit. Bien que ses théories métaphysiques soient certainement contestables, l'accent que les *Essais* placent sur l'expérience revêt une importance thérapeutique considérable pour notre monde philosophique, qui a rejeté (à tort) la notion, féconde et vitale, d'expérience, en accomplissant le « tournant linguistique ». La signification ne se réduit pas à ce qui peut se laisser saisir à travers des concepts et du discours. James, dont l'ambition première était de devenir peintre, et qui soutient ici que même notre pensée philosophique est animée par des motifs et des sentiments esthétiques, appréciait profondément la valeur de l'expérience non linguistique, et la variété de ses significations, tout comme il affirmait son ancrage somatique. Niant que nous possédions un esprit immatériel ou un *ego* transcendantal (pensant), il soutenait que la conscience humaine « se présente à tout moment avec notre corps pour centre, centre de vision, centre d'action, centre d'intérêt » (p. 137). Une telle philosophie de l'expérience incarnée qui, de plus, célèbre le rôle productif du sentiment pour la pensée, constitue sans aucun doute une menace pour le cartésianisme ; mais elle est (du moins aux yeux, américains, de l'auteur de ce compte rendu) loin de représenter une « menace » totalement étrangère pour la culture intellectuelle française, qui compte Montaigne parmi ses trésors et ses sources, Montaigne qui se serait enthousiasmé, n'en doutons pas, à la lecture des *Essais* de James. ■

Richard Shusterman est professeur de philosophie à Florida Atlantic University, Boca Raton, où il occupe la chaire Dorothy F. Schmidt des sciences humaines. Publications en français : *l'Art à l'état vif* (Minuit, 1992), *Sous l'interprétation* (l'éclat, 1994), *la Fin de l'expérience esthétique* (PUP, 1999) et *Vivre la philosophie* (Klincksieck, 2001).

Richard Shusterman greets the first French translation of William James's *Essays on Radical Pragmatism* (Editions Agone): nearly a century late, but still a very useful corrective.

■ Unlike Germany, France has proven very resistant to the philosophy of pragmatism. William James's friendship with Bergson, who even wrote a substantive introduction to the French translation of James's *Pragmatism* in 1911, should have ensured this nascent philosophical movement a good reception. But already in 1913 it was decisively condemned by Durkheim as "an attack on reason," "a danger" threatening "to overthrow our whole national culture," which Durkheim identified with Cartesian rationalism. The reception of pragmatism in France has not yet fully recovered from Durkheim's critique and from other woes that often hamper the importation of foreign philosophies. Discredited by being embraced and misused by the wrong kind of French thinkers (e.g. neo-religious), it was also distorted by being read through stereotypes of American culture as narrowly practical, mercenary, instrumentalist, and philistine—a reading that the very term "pragmatism" and James's colorful metaphor of the "cash value" of an idea unfortunately reinforced. Pragmatism in France has also suffered from problems of translation: either poor, outdated, out of print, or simply lacking. With no translation whatsoever of John Dewey's *Art as Experience* (1934), the classical masterpiece of pragmatist aesthetics, it was easy for generations of Frenchmen to assume that pragmatism was a philosophy fixated on grubby practical instrumentalities and devoid of any concern for noble ends such as the appreciation of art. Finally, through the expert efforts of Jean-Pierre Cometti, this necessary translation of Dewey has just been published (PUP/Farrago, 2006).

No less welcome and important is the first French translation of James's *Essays on Radical Empiricism*, skillfully achieved by Guillaume Garreta and Mathias Girel, who also provide a very lucid introduction that describes the book's complex origins, major themes, place in James's oeuvre, and impact on subsequent Western philosophy. (Its concept of pure experience, one should add, also inspired Nishida, founder of the influential Kyoto school of thought). James's *Essays* were published in 1912, two years after his death, constructed (with the guidance of notes James left) from articles already published before his 1907 *Pragmatism*, three of which he had already reprinted in subsequent books, and one of which he originally wrote and published in French. The *Essays* rank together with *Principles of Psychology* and *Pragmatism* among James's three most important books, even if the other two have had far broader and deeper influence. Though these earlier books were distinctively empiricist (in emphasizing the role of experience, of particular facts and feelings, of sensorimotor perception

and activity), they were not as radically and metaphysically so. The *Essays* not only insisted that even logical relations are matters directly experienced rather than something added to immediate experience by a non-empirical reason or consciousness, but also that reality itself is a continuum of experience, never graspable in a fully unified totality (hence a pluralistic universe) but held together by its own resources with no dependence on a non-empirical transcendental agency to give it structure. Experience comprises both object and subject, content and consciousness, thing and thought—such distinctions being merely pragmatic or functional (rather than ontologically basic) categories that are imposed on pure experience after its experienced immediacy. The immediacy of an experience, however, does not guarantee its giving us truth. That depends on relations with further parts of experience. A hallucination, for example, is a real experience and is immediately experienced as such, but it does not give us truth or knowledge because it fails to relate to future experiences in the same way that veridical perceptions do; and precisely this impaired connection with other experience is what makes it hallucinatory, not the failure of its relation to a reality outside of experience.

James argues his case for radical empiricism with such imaginative wit and vivacity that even the unconverted reader will have his mind delightfully expanded. Though his metaphysical theories are certainly contestable, the *Essays'* emphasis on experience is enormously therapeutic for our philosophical world, which has wrongly jettisoned the vital, fecund notion of experience in making the linguistic turn. There is more to meaning than what is rendered in concepts and discourse. James, whose first career ambition was painting and who argues here that even our philosophical thinking is motivated by aesthetic feelings and motives, deeply appreciated the richly meaningful value of non-linguistic experience, just as he affirmed its somatic base. Denying our possession of an incorporeal mind or transcendental cogitating ego, he claimed that human consciousness "comes at all times with our body as its centre, centre of vision, centre of action, centre of interest." Such a philosophy of embodied experience that further celebrates the productive role of feeling in thought is no doubt a threat to Cartesianism, but seems (at least to this American reviewer) far from an alien danger to French intellectual culture, one of whose seminal treasures is Montaigne, who would have warmed to the reading of James's essays. ■

Richard Shusterman is Dorothy F. Schmidt Eminent Scholar in the Humanities and Professor of Philosophy at Florida Atlantic University, Boca Raton. His books include *Pragmatist Aesthetics* (1992, 2nd ed. 2000), *Practicing Philosophy* (1997), *Performing Live* (2000), and *Surface and Depth* (2002).